

BRUNO MARTINIS

LE BÂTON DE
L'OMBRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

MARIE CLAIRE BEAURY
FRÉDÉRIC BODELET
PHILIPPE CHARLES
ROHART DUPARGE
DOROTHÉE FAVELLA
SANDRINE & NICOLAS
GUMULINSKI
ANTHONY HAUTCOEUR
ARNAUD HERVAIS
CHRISTOPHE JASICKI
CECILE JOURDAIN
JEAN-YVES LE GALL
PATRICK LEMOINE
MÉLANIE LEPENANT
NADIA LESPAGNOL

DIMITRI MANNIEZ
MICKAEL MARQUILLY
BRUNO MARTINIS
ÉLODIE MARTINIS
ITALO MARTINIS
MORGANE MARTINIS
ROMEO MARTINIS
JEAN PIERRE MATU
CHRISTOPHE PLAISANT
CINDY PLOMB
ANGEL SANCHEZ
DJELLOUL TOUIL
ERIC TRONQUEZ
KATE VANDEPUTTE
JEAN VERSAEVEL

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521677

Dépôt légal : novembre 2025

*Le sacrifice est une porte. Derrière, il n'y a ni fin ni gloire,
seulement un monde à reconstruire.*

Bruno Martinis

Préface

L'histoire de ce livre a commencé de façon tout à fait inattendue, au cœur de mon bar, Le Balto. Un jour, alors que nous discutons autour d'un sujet de bac lu dans le journal, une cliente fidèle, Josette, ancienne professeure d'anglais, lança une invitation simple mais précieuse : chacun des présents devait écrire un court paragraphe décrivant une scène de fuite.

Ce petit exercice improvisé, né d'un moment de partage et de curiosité, s'est avéré être le point de départ d'un voyage plus vaste, celui qui m'a conduit à écrire ce livre. J'ai retravaillé et enrichi ce premier texte, mais c'est bien cette étincelle initiale, née au coin de mon comptoir, qui a donné naissance à cette aventure fantastique.

Avant-propos

Écrire ce livre a été une aventure passionnante, mais aussi pleine de défis. Je ne suis pas du tout un littéraire, et il m'a fallu plusieurs essais, plusieurs réécritures de mes chapitres, avant de trouver le bon rythme et la bonne forme. Il y a même eu un long moment d'arrêt, un doute profond sur ma capacité à terminer cette histoire.

Mais un jour, j'ai décidé de me lancer un défi : offrir ce livre à mes enfants et à ma femme pour Noël. Ce simple objectif a ravivé ma motivation comme jamais. À partir de ce moment, j'ai consacré chaque jour, en dehors de mon travail, deux à trois heures à l'écriture, et jusqu'à cinq heures pendant les week-ends. C'est ce travail régulier et patient, sur plusieurs mois, qui m'a permis de bâtir la structure finale dont je suis fier.

Ce livre est pour moi une belle réussite, mais il ne marque que le début de l'histoire. Après avoir présenté mes personnages et installé l'ambiance générale, le plus passionnant reste à venir. Ensemble, nous allons découvrir leur évolution, les épreuves qui les attendent, et les espoirs qu'ils nourrissent.

Je vous invite donc à entrer dans cet univers avec moi, et à vivre cette aventure fantastique qui, je l'espère, saura vous toucher autant qu'elle m'a inspiré.

Chapitre1

La fuite

D'une main tremblante, Lynn écarta une branche épineuse qui lui griffa l'avant-bras. La forêt dense avalait chaque pas dans un enchevêtrement de lianes, d'arbustes et de troncs nouveaux. Sous la canopée, la lumière ne perçait qu'en filets pâles, tissant sur le sol des motifs mouvants comme des ombres vivantes. Le souffle court, les jambes lourdes, il progressait, porté par un instinct plus fort que la fatigue : survivre.

Au-delà de ces bois l'attendait une autre vie. Une existence qu'il n'osait plus appeler libre, mais qui serait sienne. Loin des chaînes, loin du regard glacé des gardes et de l'obscurité oppressante du camp. Il était prêt à mourir pour cette chance. Mieux valait tomber ici, dans la forêt, que d'y retourner.

Là-bas, tout n'était que claquement de fouets, halètements, cris et poussière. Il avait été condamné à creuser dans les entrailles de la terre, à extraire le minerai brut des galeries suffocantes, au milieu d'autres silhouettes brisées. L'egron, cette poussière toxique, s'insinuait partout, encrassait les poumons, faisait saigner les gorges. Chaque respiration était un supplice. Ses mains, gonflées de cal et striées de cicatrices, étaient devenues de simples outils, comme si sa chair elle-même s'était résignée.

Les nuits, il les passait roulé sur une paille infestée, les muscles tendus, l'âme cabossée. Entre les coups de sifflet des rondes et les geignements des autres captifs, il trouvait parfois un instant de silence – assez pour rêver. De ciel. De pluie. D'air pur. Mais au réveil, ce n'était que murs moisissés et chaînes rouillées.

Et pourtant, il s'était échappé.

Le souvenir de sa fuite était flou, presque irréel. Comme si la peur avait brouillé le temps. Il se souvenait d'un moment d'agitation, d'un silence anormal dans le couloir, d'une voix qui criait plus loin, distraite. Alors, il avait glissé dans l'ombre. Pas un chien n'avait aboyé. Pas un soldat ne l'avait vu. Il avait eu l'impression de se dissoudre dans l'obscurité – comme s'il avait réellement disparu.

Et maintenant, deux jours plus tard, la forêt l'avait avalé. Elle l'avait gratté, griffé, éreinté. Mais elle ne l'avait pas trahi. Il y avait dans le chant des oiseaux, dans le bruissement des feuilles, une forme d'indifférence qui lui semblait douce, presque accueillante. Contrairement au camp, la forêt ne voulait rien de lui.

Il trébucha, se rattrapa à une racine, et reprit sa marche. Chaque muscle criait. Ses épaules brûlaient, ses jambes flagelaient, mais il tenait bon. Son visage ruisselait de sueur et de fièvre. Ses joues étaient marquées de coupures, ses yeux rougis par le manque de sommeil, gonflés de fatigue... mais brillants. D'espoir. D'une ténacité farouche.

Il portait une tunique grise, élimée, tachée de sang et de boue. Un vêtement d'esclave, mais sur ce chemin rocailleux qui venait de s'ouvrir devant lui, il avançait comme un homme libre. Le sentier, large et presque accueillant, serpentait entre les arbres avec la régularité d'une ancienne route. Plus de ronces à écarter, plus d'épines à endurer. Seul le vent, tiède, et le silence, habité du chant discret des insectes.

Assoiffé. Affamé. Brisé.

Mais vivant.

Une seule pensée le tenait debout, comme un battement obstiné au fond de son crâne :

Fuir.

Chapitre 2

Réveil au camp

Tous dormaient. Seuls les postes de garde, dispersés comme des sentinelles figées dans l'obscurité, restaient éveillés, baignant dans la lumière tremblante des feux de veille. Même le vieux chat, fourbu par ses expéditions nocturnes, s'était tapi à l'abri du vent. Il attendait, l'œil mi-clos, la première rumeur humaine – promesse de chaleur et de restes tombés d'une main distraite.

Peu à peu, la nuit se rétracta, chassée par les pâles lueurs de l'aube. Le camp s'éveillait, lentement, comme un monstre repliant ses membres engourdis. Mitra, la cuisinière, était déjà debout. Sans un mot, elle ralluma le poêle à charbon, ses gestes précis, méthodiques, guidés par des années de répétition. L'odeur de bois brûlé se répandit dans l'air glacé.

La routine s'installait, implacable. La relève des gardes s'effectuait dans un silence grave, ponctué seulement par le bruit sec des bottes sur la pierre. Tout dans ce lieu semblait réglé, mesuré, verrouillé.

Le camp, à l'écart de toute civilisation, ressemblait plus à une forteresse oubliée qu'à un simple lieu de détention. De hauts murs de pierre grise, veines noires et fissures profondes, encerclaient l'enceinte comme les mâchoires d'un piège. Aux angles, les tourelles se dressaient, impassibles, certaines habitées par des vigies au regard gelé. Des guetteurs sans sommeil, formés à détecter la moindre anomalie... ou la moindre tentative de révolte.

À l'intérieur, tout obéissait à un ordre strict. Les quartiers des gardes, les ateliers, la cour centrale, l'arène : rien ne

dépassait. Pas un outil, pas un pas de travers. Le chaos n'avait pas sa place ici.

Au nord, béantes et sombres, les bouches des mines avalaient chaque jour des dizaines d'âmes. Des galeries humides et puantes, rongées par la pierre et la sueur, où les esclaves extrayaient sans relâche les cristaux précieux que réclamait le Seigneur Noir. Là-bas, l'air était saturé de métal, de crasse et d'épuisement. Là-bas, on ne vivait pas. On tenait.

Mais ce matin-là, quelque chose clochait.

Un bruit. Des pas lourds dans le couloir.

Un gardien trapu, au visage buriné, les yeux petits et acérés, descendait lentement, son trousseau de clés balançant à la ceinture comme une menace. À chaque mouvement, le métal cognait contre son cuissard, brisant le silence comme un fouet.

— Debout ! Têtes de fouine, vermines, chacals ! On se lève, c'est pas l'hôtel ici !

Il gueulait plus par habitude que par conviction. La routine était rassurante. Il s'arrêtait devant chaque cellule, inspectait du regard l'intérieur – un examen rapide, animal.

Puis, soudain, il se figea.

Une cellule. Vide.

Il battit des paupières, interdit. Reculant d'un pas, il scruta l'intérieur. Les couchettes parfaitement en place, aucun signe de lutte ni d'effraction. Les loquets, les charnières : intacts. Tout était verrouillé... et pourtant, ils n'étaient plus là.

Un frisson glacé lui remonta l'échine.

— Par tous les diables...

Il pivota d'un seul mouvement et partit en courant, les clefs tintant à son flanc comme une alarme. Il jurait à voix basse, les lèvres blêmes, se frayant un chemin jusqu'aux quartiers supérieurs.

Le tumulte gagna peu à peu le camp comme une onde sourde. Un murmure dans les couloirs. Une ombre dans les regards.

Des soldats émergeaient à demi habillés, frottant leurs paupières. Puis Gruau apparut.

Petit, large, la nuque épaisse et le visage taillé à la serpe, Maître Gruau avait cette manière de s'imposer sans élever la voix. Il entra, flanqué de deux hommes encore ensommeillés. Son regard, noir et dur, se posa sur la cellule vide. Il ne dit rien d'abord. Il observa. Puis ses mâchoires se contractèrent.

— Comment ont-ils pu fuir ?

Un soldat, penché près d'une dalle, appela soudain.

— Ici, seigneur ! Regardez ça...

Tous se pressèrent autour. Une fissure dans le mur, dissimulée derrière une couche de plâtre usé. Une ouverture à peine plus large qu'un torse, mais praticable. De l'autre côté, l'air sentait la terre humide... et la liberté.

Gruau se redressa. Son regard lançait des éclairs.

— Enfermez tous les autres. Pas une goutte d'eau, pas une miette de pain. Pas aujourd'hui.

Le silence tomba. Châtiment collectif. Le genre de punition qui laisse des traces.

Plus loin, au pied du mur, les traces étaient nettes. Herbes couchées. Terre retournée. Des marques de passage, fraîches, évidentes. Ils s'étaient échappés par là.

— Capitaine... grogna Gruau d'un ton bas, chaque syllabe mordante.

— Oui, Maître, répondit le capitaine, livide. Il savait. Il sentait la lame invisible peser sur sa nuque.

— Quatre se sont échappés. Ils ont une nuit d'avance. Vous les retrouvez. Ensuite... on reparlera de votre incompetence.

Le capitaine inclina la tête, puis fit volte-face, le dos raidi par la tension. Il descendit aux chenils. Là, les chiens grognaient déjà, nerveux, excités. Ils sentaient la peur, l'odeur de la fuite. Il échangea quelques mots brefs avec le maître-chenil, sélectionna ses meilleurs pisteurs, et s'élança. La chasse était lancée.

Dans la cellule abandonnée, Gruau resta seul un instant. Il ne regardait plus la fuite, mais quelque chose d'autre. Quelque chose au fond de lui.

Un souvenir, ancien, brutal. Une nuit où lui aussi avait fui. Il se revoyait, jeune, souple, glissant entre les ombres d'un

cirque de pierre, échappant aux chaînes comme un serpent quitte sa mue. Ce souffle, ce frisson... Il l'avait connu.

Mais c'était un autre homme, un autre temps. Aujourd'hui, il était devenu ce qu'il avait fui : le maître.

Maître du camp.

Maître des chaînes.

Maître du silence.

Il referma cette brèche intérieure d'un claquement sec de la volonté. Plus de nostalgie. Plus de faiblesse.

Il pivota brusquement et sortit. Il rassemblerait ses hommes. Il leur ferait sentir que rien, ni la pierre, ni la peur, ni la nuit, ne pouvait faire plier sa poigne.